

Faut-il tuer Asimov ?

Élisabeth Vonarburg

Number 167, Fall 2012

La science-fiction d'Isaac Asimov

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67703ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vonarburg, É. (2012). Faut-il tuer Asimov ? *Québec français*, (167), 24–25.



Isaac Asimov. Source de l'image : www.isaac-asimov.com/

Faut-il tuer Asimov ?

PAR ÉLISABETH VONARBURG*

Il y a quelque temps – en 1978 –, un Français iconoclaste a publié un bouquin de réponses à la question : « Faut-il tuer Jules Verne ? » Il avait même posé la question au pape de l'époque. À sa grande déception, car il avait sa propre réponse, il a constaté que les avis, quoique partagés, étaient plutôt en faveur du bon Jules. Lequel est bien vivant aujourd'hui encore, alors que l'auteur du livre... est à la retraite.

Et si l'on posait la même question à propos d'Asimov ? Après tout, quel auteur moderne de SF n'a pas été secrètement agacé de s'entendre dire « Ah oui, vous écrivez de la SF, j'ai lu tout Asimov, dans le temps ». Le terme opératoire étant ici « dans le temps », se retient-on alors de répliquer, parce que, enfin, il est passé pas mal de vaisseaux spatiaux par les Portes des Étoiles depuis Asimov, y compris des histoires « dans l'univers d'Isaac Asimov », des franchises où la main du Maître n'a jamais mis le pied ! On se contente donc de dire : « Ouïii... et quoi d'autre ? »

Avec pas mal de chance, on se verra citer alors... qui ? Arthur C. Clarke, peut-être à cause de *2001 l'Odyssée de l'espace* ? Ou, plus calamiteusement, Ron Hubbard, à cause de la scientologie ? On pédalera alors avec célérité, mais en général peu de succès, pour tenter d'expliquer que « Oui, j'ai beaucoup aimé Clarke et Asimov quand j'ai commencé à lire de la SF, mais ce n'est pas le genre de

SF que j'écris » (on laissera faire Hubbard, dont on n'a lu que les premiers textes, assez drôles, datant d'avant qu'il ne soit devenu homme d'affaires).

Mais c'est quoi le « genre de SF » que pratique Asimov (au présent, car il est maintenant dans l'éternel panthéon des Arrivés-avant-nous) ?

Ici, respirons par le nez, car il s'agit en réalité dans tout cela d'une transposition du bon vieil Œdipe, et de l'épineuse problématique des filiations, descendances et autres généalogies réelles ou fantasmées. Que faire des pères, même lorsqu'ils ne sont pas indignes ? Ou des presque arrière-grands-pères pour Asimov, en l'occurrence, Jules étant passé quant à lui au rang plus lointainement indéfini de « Grand Ancêtre », comme Herbert George Wells. L'éternel et angoissant trifecta en filigrane demeurant : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? et où vais-je ? »

« Je suis moi, je viens de chez moi et j'y retourne », répondait Pierre Dac. Les auteurs de science-fiction n'ont pas nécessairement tous cette benoîte assurance. C'est d'abord qu'on s'accorde à reconnaître à la SF une double généalogie, – ça commence bien ! Il y a la filière Wells, plus philosophique, plus sociologique, plus réflexion sur la science et ses apories (l'inventeur fou, qui a en général tort) et tentée par les systèmes utopiques ou dystopiques ;

et il y a la filière Verne, plus merveilles-de-la-technologie, ivresse du savoir-pouvoir (l'inventeur fou, mais il a raison) et culture amoureuse du gadget, ou enfin de l'Étonnante Machine, indépendamment de ses conséquences sur la collectivité et l'individu.

Et ce n'est pas tout : il y a une Grande Ancêtre dans le décor (quand même...). Mary Shelley et son *Frankenstein* qui, non, n'est pas du fantastique, soutient-on non sans raison. Oubliez le film car, à l'époque, il s'agissait bel et bien d'une interrogation sur les possibilités prométhéennes, para-divines, de la science (via l'électricité, en l'occurrence ; on est en 1818, ne pas oublier...).

Avant d'envisager de tuer Asimov, il faudrait donc s'interroger sur sa propre filiation littéraire et idéologique : Jules, Herbert, Mary, l'un ou l'autre, l'un et l'autre, les trois ?

On peut tout de suite s'occuper de Mary : la série des *Robots*, l'un des piliers de l'œuvre d'Asimov, a été délibérément conçue comme l'anti-Frankenstein, c'est-à-dire comme l'anti-« nos créations se révoltent contre nous ». « Les outils ont des manches pour la sécurité », de répliquer Asimov avec superbe, et de nous concocter les trois lois de la robotique. Lesquelles, il le dira explicitement, sont tout aussi bien des règles morales minimales pour les humains, qu'il a fini par considérer comme inférieurs à ses robots et autres androïdes si l'on en croit ses récits. Mais écrire contre, c'est aussi écrire avec, et il faut donc compter Mary Shelley dans la famille d'Asimov.

Maintenant, Jules ou Herbert ? Les deux, mon capitaine : la fascination pour la science et la technologie est bien présente dans l'œuvre d'Asimov (scientifique de carrière et prolifique vulgarisateur), mais l'interrogation sur les conséquences l'est aussi, tout autant que l'esprit de système globalisant à la Wells : il suffit de visiter la série *Fondation* et la psychohistoire... ou, de nouveau, les trois lois de la robotique, dont les combinaisons plus ou moins problématiques ont donné naissance à tout un jeu textuel de jouissives variantes.

On n'oppose pas Verne et Wells, de toute manière, si l'on peut se réclamer davantage de l'un ou de l'autre : ils sont complémentaires et partent de la même interrogation essentielle à la SF de tous les temps : « Et si *quelque chose* était différent dans le monde tel que nous croyons le connaître ? » Il peut en résulter *Vingt mille lieues sous les mers*, *La machine à voyager dans le temps* ou *Les robots*, c'est secondaire, à tout prendre.

Le problème, cependant, c'est qu'il en résulte aussi des œuvres très différentes, tellement différentes de celles d'Asimov, entre autres, que certains auteurs voudraient bien se débarrasser de cette filiation jugée obsolète, encombrante et contraignante.

Il est temps ici de lâcher le « on », de me lever dans le cercle des Auteurs Anonymes et de dire : « Je m'appelle Élisabeth Vonarburg et je n'écris pas du Asimov ». Une précision qui peut sembler quelque peu tautologique – je ne suis pas Asimov – mais que comprendra tout auteur confronté au « J'ai lu tout Asimov dans le temps ».

« Écrire du Asimov », pour moi, c'est écrire des histoires fondées sur des concepts tout intellectuels et les habiller chiche-

ment de chair ; c'est écrire des histoires avec des personnages qui causent tout le temps, porte-parole de l'auteur et de son intrigue, pis encore, de son idéologie, portemanteaux, découpes en carton posées là pour mener d'interminables séances de questions-réponses. C'est...

Ne sortez pas le pilori tout de suite, amateurs d'Asimov ! Je suis des vôtres. Aussi. Parce que chez lui, quand il est à son meilleur, tout ça *marche*. Pour peu qu'on ait une tournure d'esprit assez logico-rationaliste, qu'on aime le jeu des idées bien menées et qu'on ne se soucie pas vraiment de la *fiction* ni des jolieses de l'*écriture*... Ça MARCHE. Moi qui hais les enfilades de dialogues explicatifs reposant sur le couple simplet du demandeur-qui-ne-sait-pas et du répondeur-qui-sait-tout, je suis capable d'en lire 300 pages chez Asimov. Et j'admire, parce que je suis totalement incapable d'*écrire* ainsi et que je n'arrive pas à saisir comment il fait – c'est mon plaisir de lecture...

J'ai eu la chance de rencontrer Asimov entre 15 et 16 ans en même temps que tous les autres Grands Anciens – Arthur Clarke, Judith Merrill, Catherine Moore, Clifford Simak, Ted Sturgeon, Robert Sheckley, Arthur Van Vogt et tant d'autres de l'Âge dit d'Or (qui change à chaque génération pour devenir l'âge de bronze, voire la préhistoire : l'Âge d'Or de la SF, dans la jeunesse d'Asimov, c'était les années 1920 et avant...). Ma chance, c'est que, à l'âge impressionnable, j'ai eu accès en même temps à toutes les différentes modulations possibles de la SF (essentiellement anglophone, malgré quelques Européens dans le circuit – Gérard Klein, Stanislas Lem...): plus intellectuelle / scientifique / philosophique (Asimov, Clarke...), plus psychologique / humaniste (Merrill, Moore, Simak, Sturgeon), plus satirique / critique (Sheckley) et plus... délirante, onirique, voire surréaliste (Van Vogt). Mais il y avait en même temps des auteurs qui sont devenus l'Âge d'Or suivant, celui des années 1960 et 1970 (Samuel Delany, Philip Dick, Philip José Farmer, Cordwainer Smith, Roger Zelazny... et – enfin ! – d'autres femmes que Catherine Moore et Judith Merrill : Ursula Le Guin, entre autres. Et tous ces auteurs écrivaient juchés sur les épaules (ou les genoux) de ceux qui les avaient précédés. Et ainsi de suite. Car ainsi se constitue toute littérature, avec *et* contre. On peut bien trouver certains genoux trop cagneux et vouloir oublier le grand-père un peu radotant, ils font partie de nous. Je ne veux pas tuer le petit Asimov qui sommeille en moi, ni aucun des autres. Je n'écris pas ce qu'ils écrivent, je n'écris surtout pas comme ils écrivent, mais ils sont là dans mes gènes d'auteure de SF, et j'y tiens.

Et puis Grand-Papa Asimov avait de si belles histoires, quand même ! « Il était une fois un robot qui aurait voulu devenir humain... ». Ou encore, ma préférée de loin : « Il était une fois une planète où il ne faisait nuit qu'une fois tous les mille ans. Alors, on voyait les étoiles... et tout le monde devenait fou.

« Et après, alors, Grand-père, et après ? » □

* *Écrivaine, auteure de plusieurs œuvres majeures de SF, dont Chroniques du pays des mères (1992) et Tynaël (5 tomes)*